



Misvirginity

Daylon

Ce texte figure au sommaire de l'anthologie « 69 », publiée aux éditions ActuSF, et peut être téléchargé de nouveau sur le site collaboratif du Moonmotel.

<http://www.moonmotel.fr/antho69>

MOONMOTEL

actusf
acfnef

Je me tasse un rail pendant qu'il arrange sa veste. La pluie noircit ses vêtements, les tatouages se rétractent sous le col de sa chemise ruisselante ; chemise mal repassée, mal posée sur les épaules. Les tatouages fuient sous la racine de cheveux détremés. L'averse n'est pas achevée : elle crypte la mode printemps-été, les couleurs et les passants de l'avenue commerçante. À l'intérieur, l'atmosphère du café est vaguement parfumée, traître. Les consommations se suggèrent de leur propre initiative en décorations choisies ; le sol et le mobilier ramènent vers nous des formes et des paysages, contextualisent notre coin de table, susurrent des projets de commandes idéales.

Je les emmerde et m'enfile la poudre.

Misvirginity

Daylon

« Vous êtes prête ? »

Je le regarde et je suis sûre que mes yeux brillent d'un appétit prédateur.

Je suis arrivée en avance. Plus que ponctuelle, en violation totale de mes standards. L'orage douchait les boulevards et j'étais déjà dehors, faute de clients ; je transperçai les rideaux de pluie, l'eau grise, couvris d'un pas rapide la distance. Je gagnai la rive gauche, la clameur des manifestations dans les oreilles et les riverains penchés sur mon épaule, tout comme, penchés sur la rue depuis leur balcon de moyenne bourgeoisie ; curieux quelques secondes avant d'être vaincus par le temps. L'averse, je l'avais accueillie comme une bénédiction : laver ma peau de la sueur étrangère, des phéromones et peut-être encore du sperme séché sur la nuque, j'aurais tout vu, me laver du souvenir des passes enchaînées à un rythme industriel.

Maintenant.

J'essuie du plat de la main les gouttes échouées sur le bord de la table. Au travers s'y troublent les animations, les couleurs. Dans ces microlacs : un peu de drogue humide. Troublé, aussi, le regard de mon compagnon : je sais qu'il s'imagine des choses, peut-être fantasme-t-il, ses yeux à l'embouchure de mon chemisier. Il essaie de reconstituer ma vie avant même que je ne l'évoque. Comprendre ce que je suis. Well. Je suis fraîche, froide, neutre ; et le temps si lourd, la ville électrique et les partisans scandent jusqu'au comptoir slogans et critiques. Période contestataire. Je souris. La blanche commence ses feux d'artifice dans ma tête.

Nous nous connaissons à peine, lui et moi. Mon numéro était dans les annuaires, mon matricule professionnel dans les fichiers administratifs. Il avait besoin de témoignages ; j'étais d'humeur conciliante. Il repousse du plat de la main des publicités, commande deux expressos sans demander mon avis et annonce qu'il va lancer l'enregistrement. Je demande :

« Nous avons le temps ? »

– Je suis attendu dans deux petites heures. Il me faut juste le temps d'éditer notre entretien et de me refaire une beauté pour les officiels.

– J'imagine que nous n'aurons pas l'occasion d'évoquer mes huit ans à Palavas ? »

Il me dit : « Commençons ». Je lui demande s'il a une direction à donner à notre entretien. Il me répond : « Non ». Il ne veut pas être accusé de manipulation. C'est important. Il me dit : « Dites-moi ce qui vous passe par la tête ; quelque chose qui vous caractérise. – Il me faut un peu moins de huit heures pour reconstituer mon hymen. » Je le regarde, je ne cille pas, je résiste contre la tentation de le provoquer. Il tousse : « Je ne pense pas qu'il faille commencer par ce genre de détails. Les gens ignorent tout de vous. Préférez plutôt des généralités. Dites / – Que je ne suis pas humaine ? – Pas forcément. Parlez de vous. Soyez naturelle. » On nous amène les cafés. J'ignore le serveur : « Je suis une synth. – Une sainte ? – Une synth. Je ne suis pas humaine. » Je renifle. Sèche. Je ne suis plus amicale.

Sur le chemin, j'ai croisé ces groupes : les étudiants, les cadres, la marée de banderoles et d'affiches. Des peintures, des couleurs criardes, des maquillages. On me saluait, on me touchait, tentait de me rassurer, me donner l'espoir dont je n'avais pas besoin, l'amour dont je ne savais que faire. On me prenait par le bras, « venez, venez », on m'entourait et en réponse je prenais à partie le ciel, les nuages lourds et les trombes d'eau. Je pressai le pas.

« Je suis considérée comme un produit manufacturé. Je suis reconnue comme une microsociété. Mes revenus sont déclarés et je cède une redevance annuelle à l'État ainsi qu'à mon constructeur. »

Je suis blanche de peau, si blanche, un blanc artificiel ; mon corps est chaud au contact, ma chair lisse, propre. Je suis une perfection d'hygiène.

« Si on oublie que je suis un toyz de luxe, j'ai une vie tout aussi normale que la vôtre. Question de job. »

Hier encore, avant la pluie et les émeutes, je me tenais contre le chambranle d'une porte, jambes écartées, oui, une main levée bien haut pour rejoindre les angles du dormant. L'homme affalé sur le lit, verge à la main, verge dressée ; le pauvre, tendu à rompre, haletant. Nous nous masturbions dans la pénombre. Sa main montait puis descendait une hampe sur le point de se briser. Il respirait fort. Ses yeux louchaient sur moi, sur ma main écrasant la vulve ; les petites lèvres révélées et les chairs moins pâles, un instant plus vivantes, mon intimité rose, plus humaine, humide ; plus humaine quand, jusqu'à la plus petite parcelle, le reste de mon corps se confessait de la chaux. De la chaux vive : c'est ce que j'aurais voulu être. Lui tomber dessus et l'entendre hurler, le réveiller de ses pulsions aveugles. Ce connard parlait comme si

je n'étais pas là. Voilà le pire : entendre des clients parler comme si vous n'étiez pas là. Il ne me regardait pas, il me matait. Je n'avais plus de visage pour lui ; en avais-je seulement eu ? Je l'ai déjà vu cent fois, ses mots ne m'étaient pas adressés, il se parlait à lui-même, des monologues syncopés.

« En fait, ce sont eux qui sont devenus interchangeables pour moi. »

Ces visages grossiers.

Avant la pluie et les émeutes : la tête du client ballottait entre ses soupirs, ses gémissements d'enfant soumis aux cauchemars juvéniles ; il avalait difficilement sa salive puis gémissait encore. Sa main branlait nerveusement avant de ralentir devant trop de précipitation. Il n'était là que pour sa queue ; j'étais virtuelle. Il marmonnait des phrases pour lui-même, des incantations pour serveur vocal :

« J'aimerais qu'elle vienne sur moi. Qu'elle se dépêche. »

Salive.

« Je suis sûr qu'elle en crève d'envie. »

Il se mouillait les doigts avant de retourner à son ouvrage :

« Show pussy. Allez. Show pussy. »

J'avançai alors dans la chambre. J'étais fluide, hanches et épaules à fendre l'air sans turbulences, mes fesses hautes ; j'étais bien plus fière que lui.

« Mais quelle salope. Allez. »

Il ne me baisait pas. Ce connard : il se branlait en moi.

« La plupart en sont encore restés à la logique de toyz. »

À chaque seconde, le décor gagne en intensité. La géométrie scintille presque ; évidence des arrêtes, détonations statiques des angles. Les formes bien délimitées dans la radiance intérieure, dramatiques dans la contre-lumière orangée. Le bleu profond contre nos joues. Je fixe tous les détails de l'homme, son visage, les plus petites contractions musculaires autour de ses yeux.

Il patiente une seconde avant de demander :

« Comment vivez-vous la discrimination ?

– Oh. Bien. Génial. »

J'attends. Qu'il me réponde, qu'il me dise quelque chose de sensé. Sans même chercher la colère, sans action consciente, mes dents grincent. Le fossé d'incompréhension.

Dans ma mémoire : la pluie remonte à rebours des rues au ciel, la défense des synthés perd en force, finit atone et cryptique ; les banderoles sont rangées ; le sperme s'engouffre dans

la verge de ma dernière passe, des tirs à la balistique parfaite, des secousses, je me libère de la jouissance ; les événements s'enchaînent et se dévident jusqu'à se stabiliser sur l'appartement de Newsha la confidente, ses trente-cinq mètres carrés no man's land perchés à deux blocs du périphérique.

« Tu t'en sors ? »

En posant la question, elle inversait les rôles. Newsha. Elle tenait l'aiguille du bout des doigts, l'image d'une cigarette, l'écho d'une starlette 1950. Une tige de verre très fine entre ses doigts sans couleur. Elle sauvait les apparences entre deux glitches musculaires, entre deux crises de confusion mentale. Une respiration poussive. Des cheveux blancs depuis toujours tombaient aujourd'hui par poignées entières. Au mieux, formaient des angles durs. Une pointe de peine contre mon cœur, en tête à tête avec mon propre futur, ce corps fatigué contraint de brader ses tarifs. Elle luttait pied à pied contre la maladie : les dix ans de service frappaient à sa porte. Newsha planta délicatement la tige sous une pommette. La piqûre ouvrit la route aux protocells corrompues, le poison injecté en sous-cutané. Elle luttait pour survivre et se payait le luxe de me demander si tout allait bien pour moi.

Je lui parlai des clients timides, de mes numéros de danseuse-masseuse-partenaire-d'un-soir-amante-d'une-nuit, lapdances et fantasmes sans nom. Ne rien être pour les autres, ne faire que remplir le vide d'une espèce en crise, leur servir de vis-à-vis : le miroir que personne d'autre ne pouvait plus leur offrir. Et nous, impuissantes, face à une espérance de vie si courte.

Je ne supportais plus le spectacle de la détérioration des aînées, celles en fin de garantie, isolées et ignorées. Contempler Newsha agonisante. Le monde nous tournerait le dos à la sortie du prochain modèle.

« En fait, nous vous servons d'excuse. »

Je crois qu'il se demande si je le prends réellement à partie. Je ne le regarde pas, je suis ailleurs ; je traîne avec moi les images de pluie et de foules en chœur, l'averse cognant les vitres, la bulle sereine du café :

« Vos mouvements de défense sont égoïstes et ne se l'avouent pas. Ils ont juste peur de disparaître. Ouvrez les yeux, bordel : votre démographie part en torche. »

Je me tapote les narines avec un doigt talqué de drogue :

« Tant que ça ne concernait que les modèles utilisés pour remplir les rues, ça ne posait pas de problème : les NPC sont anonymes, interchangeables. »

L'intérieur de ma tête et tous mes souvenirs. L'enfance, les jours de sucre ; si loin de toute prise de conscience. Loin de cette interview.

« Maintenant que nous vivons avec vous, que nous sommes votre quotidien : vous êtes incapables de vous séparer de nous. Vous avez peur. Peu importe la manière dont vous réagissez, ça ne change rien. Comment dire ? Nous partageons votre intimité. Et nous mourons trop jeunes. »

Newsha :

« L'extérieur me manque un peu. Bizarre. Je crois que j'aime bien les humains. »

Elle m'a demandé :

« Du nouveau, dehors ?

– J'ai vu des identitaires tabasser les NPC.

– Ici ?

– En bas. Ils y vont à la batte, putain. »

Je tremblai :

« J'ai peur qu'ils s'en prennent à nous. »

Il prend un air désolé qui sonne faux ; je doute une seconde qu'il veuille vraiment nous aider :

« Les identitaires ne sont qu'une minorité. Aujourd'hui, l'opinion est sur le point de changer. Les politiques sont à l'écoute. Tout à l'heure. Demain matin, tout aura changé. Bon sang. Votre voix compte.

– Sérieusement. Et vous y croyez ? »

J'ai des arcs électriques entre les yeux, mes sens se surdéveloppent par la grâce de la dope. La pluie rend l'air piquant ; chaque client entre dans le café et draine une atmosphère aux relents d'ozone. L'extérieur est bleu, cyan quand il s'invite à nos chevilles.

Nous restons là, en silence, à nous jauger sans haine. Deux espèces différentes.

Il se sent obligé de préciser :

« Ne vous inquiétez pas pour les blancs. Je couperai au montage. »

Il ponctue ses mots de café en gorgées brèves. Je n'ai pas touché au mien. Il me relance ; je crois qu'il me provoque :

« On connaît mal l'avis des saintes concernant les couples mixtes. Humains et vous. C'est aussi un sujet qui fait débat en ce moment. Vous ne trouvez pas la mixité étrange ?

– Pourquoi ? Nous sommes fabriquées sur le même blueprint que vous. "Étrange". »

Bien moins étrange, en tout cas, que ces deux couples friqués à tendance fetish : cent pour cent primates, pur produits Ikea déviants, totalement cinglés, les veines chargées au détergent. Une pièce entière de loft en plein XVI^e dédiée à leurs fantasmes. Tout un week-end payé d'avance, nourri au champagne et au traiteur hors de prix. Domestiques en livrées pour essuyer nos glaires au petit matin. Des cris à n'en plus finir, le cuir serré.

Il est nécessaire de remonter les manifestations et les groupes dispersés ; retraverser la chambre et le client en contre-masturbation, passer les paroles revenues de Newsha l'attentive, boire ses propres confessions avant de forcer la fournaise estivale.

Je traversai en robe de cocktail le casual friday, vitre de taxi pour toute protection ; lumière au magnésium, bitume fondu, rues blanchies. J'arrivai ; elle m'accueillit à bras ouverts, la bouche rincée au vin, un sourire parfait. Elle me caressa les cheveux, ses doigts parfumés, des citations de Bataille coulaient sur ses paumes quand ses ongles tiraient le désir derrière mes tempes. J'étais concentrée, prête à l'emploi.

On vint se saisir de mes effets. Des employés humains, smokings et manières affables, entièrement dévoués à notre confort : un concert de sollicitudes pour me délester ; ma valise, mes affaires, ma veste, bientôt mes talons, la première femme passa dans mon dos, ma lingerie. J'étais nue, une coupe abreuvée d'alcool à la main. J'aurais pu me fondre dans le décor minimaliste de l'appartement, six mètres sous plafond et volumes en fins déliés métalliques suspendus ; peau blanche sur fond blanc, comme camouflée. La seconde fille m'offrait un dos couvert d'une peinture procédurale, des motifs croisaient au large de ses omoplates, le détroit des vertèbres ; et le rouge, et le bleu : ils glissaient diffractés vers la ligne des fesses. Tout près, c'étaient les hommes qui gisaient à terre, vautrés dans l'argenterie et la coke. Sur les murs passaient des pornos en accéléré et bichromie grise, silencieux filigranes sur le plâtre. Des hommes, le plus jeune leva vers moi un sourire extatique. Grande visitation par la synth. J'étais le présent, l'apothéose promise, le centre de toutes les attentions. Touché par la grâce, celui-là m'appelait.

L'instant d'après, j'étais penchée, le genou à terre, mon visage contre ses parties, ma langue contre les chairs molles presque froides. Je remontai, l'empreinte hypertrophiée de l'urètre sous la peau tendue, annexai ensuite le gland en ébullition. Une main féminine, une main étrangère pour me pénétrer ; une autre bouche contre mes fesses. Je poussai un cri timide, une plainte automatique. On me versa du champagne sur le dos. Des doigts couverts de poudre blanche massèrent mon clitoris. Apprêtée pour attirer les autres convives, j'étais la gravité, mon vagin le puits ; j'étais le sujet effacé d'une composition pâle quasi mystique, une allégorie, ces hommes et ces femmes autour, tous avides, une cène.

« Ma pire expérience, finalement, ce n'était pas avec un homme.

– Je ne vous suis pas.

– Une femme. Une vieille peau CSP+. Un canon de beauté sur le retour. Une tête de cadre dirigeant avec une vie familiale en kit. »

Je regarde dehors : des jeunes courent sous la pluie, fumigènes à la main. Les cortèges qui se délitent, peut-être une avant-garde.

« C'était une goudou refoulée. Elle estimait que coucher avec une synth ne faisait pas vraiment d'elle une lesbienne. »

Il mesure ma remarque et me lance :

« Combien de temps de cela ? »

La manif / la verge dressée / devant les yeux de Newsha / baignés de champagne grand luxe tiré des / seins de la vieille femme. Chez elle : un pavillon en marge du littoral, une

maison de campagne en surplomb des grandes digues de l'Ouest. La baie vitrée, immense : elle me gardait du vent. La côte, presque blanche, l'eau brillante sans écume, le soleil hivernal spectaculaire ; l'ombre des grands travaux sur les polders. La terre que l'on imagine durcie. Je me recroquevillais contre la tiédeur du salon, contre la voix patinée au whisky de ma cliente. Je ne voyais rien venir. Je me souvenais avoir traîné dans un collège, pas loin d'ici. Bien sûr, c'était faux.

Le paysage au dehors glissait sous le lait.

« J'ai dirigé et financé la plupart de ces ouvrages. Le saviez-vous ? »

Je l'ignorais, bien sûr. On limitait les accès réseau des synths ; les bibliothèques nous étaient interdites. Elle passa sa main derrière moi, sous ma ceinture, traça sur mon chemisier des signes dénués de sens :

« Je suis revenue ici une fois que j'ai pu rejoindre le conseil d'administration de ma société. J'en suis maintenant le principal actionnaire. Tout, ici, m'appartient. J'aime rester ainsi, comme vous, à regarder les digues. »

Dans mon dos : le tintement des dents contre le cristal. Odeur puissante d'alcool.

« J'aime me dire que j'ai, quelque part, sauvé tous ces gens. Les ruraux. Ils auraient tous fini par disparaître avec les eaux, les tempêtes ou les maladies. Ils auraient pu finir dans des camps de réfugiés. Ils n'avaient aucune chance. »

Nouvelle gorgée. Longue.

« J'ai eu le sort de ces régions entre mes mains. J'aime me dire tout ça. »

Sa voix où perçait l'âge et les pleins pouvoirs enfuis.

Elle murmura contre ma nuque :

« J'ai extrêmement envie de vous. »

Un cadre aussi large que possible, tout cet espace occupé par le littoral aplati contre le verre, le réel devenu peinture hyperréaliste, palette unique de craie et nous au centre, presque en contre-jour ; j'étais plus grande qu'elle, forte d'assurance. J'étais maître ; une créature sexuelle, une synth changée en fontaine de jouvence, un miracle. La vieille femme s'abreuvait, bouche ouverte, yeux fermés, elle me buvait mais refusait de me voir. Elle puait l'alcool. Elle, en combustion spontanée.

Des heures, des jours plus tard : j'étais allongée, écrasée sous la migraine du siècle, encore sonnée par l'anesthésie. Ma vue naturelle venait d'être chassée par l'affichage de secours. Des icônes et des indicateurs flottaient dans l'air, impalpables. Tous en alerte, me prévenaient de l'incident. Mon core indiquait avec une guerre de retard la molécule coupable, m'annonçait qu'aucune force civile ne viendrait à mon secours en raison du statut social de la cliente. J'avais de l'urine sur le visage, les mètres de câble blessaient mes poignets, mes chevilles, me tenaient sur le matelas écartelée à la merci de la perverse. Elle déambulait nue, elle buvait, corps usé en talons aiguilles, godemichet à la main. Je suppliai :

« Détachez-moi.

– Vous ne pleurez jamais ? Toi : tu ne pleures pas ?

– Allez vous faire foutre. »

Elle m'enjamba, vint plaquer son ventre contre mon visage :

« Lèche-moi, sale pute. »

Il ne trouve rien de mieux que me demander :

« Aucun secours ?

– Non. Il faut réunir une demi-tonne de critères pour qu'ils daignent bouger leur cul et vous chercher.

– Mais elle a fini par vous relâcher. »

Après une nuit contractuelle, des gifles et des coups. Jusqu'à l'aube, à subir sans broncher, à toucher et caresser le monstre. Elle se collait à moi avant de marcher sans but dans la chambre, folle, une hyène détraquée ; elle revenait et se frottait à moi, me giflait encore en me traitant de tous les noms, me crachait à la figure avant de mordre le bout de mes seins. Ses orgasmes portaient loin, elle hurlait. Je m'appliquais à exciter ce diable quand mon estomac sombrait, inondé de dégoût, le fond de ma gorge acide. Entièrement soumise.

Au matin, l'aube : ses mains couvertes d'huile massaient mon corps. Elle chantonnait de vieilles comptines. D'une voix rassurante, m'expliquait que tout irait bien. Mes liens détachés, je me levai, titubante, l'augmenté relayait toujours des alertes dans mon champ de vision, mon équilibre précaire. Je pris appui contre le mur, je glissai, les jambes molles. Elle ajouta qu'une prime venait de m'être versée. Je ne la remerciai pas, avançai vers elle sur une trajectoire maladroite ; lui cassai le nez avant de sortir : exposée au froid, souillée et poisseuse.

« Je suis désolé.

– Pas autant que moi. Je vous donnerais bien son nom, mais je suis dans l'obligation légale de tenir mes clients dans l'anonymat. »

J'apporte de l'eau à son moulin ; il joue le jeu. Je me demande une seconde si mon témoignage est scripté. Il reprend après un silence d'expert :

« En général, les gens se demandent pourquoi vous n'avez jamais envisagé de partir. Disons : pour changer de métier ? »

Je le vois venir. Je demande, un peu lasse :

« Comme ?

– Devenir une régulière. Vous installer avec quelqu'un. »

Je cherche dans ma veste le petit boîtier métallique contenant la drogue. Je le sors et le garde entre mes mains ; mes mains sous la table. Je reste à peser la question, à faire tourner le minuscule boîtier chromé entre mes doigts. J'hésite un instant à me refaire un rail. Mes ongles tapotent le couvercle.

« Vous pensez que les synths ont le choix ?

– Je relaie la pensée ambiante. Pas mes opinions personnelles.

– La pensée ambiante ? Qu'est-ce qu'ils croient ? Qu'on bénéficie des / »

Les mots me manquent. L'air s'immobilise dans mes poumons. Je garde mon réservoir à coke dans une main quand l'autre passe sur mon front et relève une mèche. Je scotche sur les tatouages dynamiques du type. Je demande :

« Et les protestations ?

– Les médias édulcorent. Vous devriez le savoir.

– Ils nous ont fait tout un boucan autour de la loi Synthétique II sans jamais l'appliquer.

Merde, quoi. Personne n'a rien vu ? »

Le métal irradie contre ma paume. Je repousse la tentation.

« Les synths régulières. Aujourd'hui. Mâles ou femelles, d'ailleurs. Ce sont des modèles lobotomisés. Les constructeurs refusent de dépenser trop d'argent sur ce qui ne leur rapportera rien.

– Et vous ? »

Je soupire :

« Nous. Nous sommes condamnées par le monde moderne à nous faire sauter. »

Naturellement, il me demande :

« Mais est-ce qu'une fois... »

Il cherche ses mots. Je devine déjà sa question.

« ... Est-ce qu'une fois, sexuellement, vous avez trouvé du plaisir ? »

Bien avant toute contestation et l'hôtel de passe, la masturbation fébrile en bordure de Montreuil, l'éjaculation triste ; avant l'air interrogateur de Newsha. Avant les orgasmes paroxystiques des « fils de », les insultes de la vieille perverse et la baise sur le ponton. Avant. J'étais étudiante et le fréquentais depuis quelques semaines. Nous suivions les mêmes UV. Nous étions proches, rapprochés, bientôt collés et nos bouches venaient sertir la ligne de fusion. Nos langues et nos mains portaient la fièvre. Le crépuscule tardif en ce soir de juin. Nos peaux brillaient d'orange et de cyan. Il était sur moi. J'étais sur lui. Je murmurai son nom quand nos corps percutèrent le parquet. Ses iris reprenaient, difforme, l'image de la rue ; les néons pâles et les affiches de prêt-à-porter. Ses doigts comprimaient mes fesses ; je me contractai autour de sa verge. L'amour fluide, le vin autrefois chambré, les bouteilles vides, mes seins hypersensibles, nos mains encore ; le va-et-vient, les pauses, les gestes, mes jambes levées, mes jambes repliées, sa tête invisible entre mes cuisses puis ses dents cartographiant ma lippe. Je prononçai son nom trop fort avant de me perdre dans l'éblouissement ; repères abattus, décharges dans mon ventre, équilibre dissous, gravité zéro.

« Est-ce qu'une fois, vous avez aimé ? L'avez-vous aimé, lui ? »

La question est bateau, convenue, absurde. Je réprime un frisson :

« Ça ne vous regarde pas. »

À l'extérieur, immergés sous l'averse, de nouveaux cortèges remontent l'avenue. Des cris partisans sont scandés au porte-voix mais par le tumulte, la saturation : les mots deviennent inaudibles. Du bruit blanc roule sous les trombes d'eau, se fracasse contre les berges des rues, notre café. Les clients tournent la tête, intrigués ou craintifs. Derrière moi, quelqu'un parle d'émeutiers et de vandales.

Retour à l'entretien ; je fixe la manifestation puis mon interlocuteur, son reflet dans la vitre, visage flou en miroir, des centaines de personnes le traversent, marchent sous son crâne :

« Vous n'entretenez pas de relation récréative ? »

– Je suis une professionnelle. Jouer le sextoy, c'est mon métier. On ne m'a pas laissé beaucoup de choix. Je suis programmée pour faire du bon boulot. Le client est toujours satisfait. »

Au matin, le dimanche, le dernier jour ; le matin calme logé au-delà des foulards, des slogans, de mes poses lascives contre le chambranle, ma dernière passe, rangé derrière les instants de confession et Newsha ; XVI^e arrondissement, le second matin :

Robe ouverte, ses seins bornaient une dépression rouge de désir, un stigmatisme de l'excitation discret au nombril pour revenir marquer l'espace pelvien, le clitoris émergé, son ventre affamé. Elle respirait fort, ses yeux clairs regardaient à travers moi. De la sueur à la base du cou. Ses tatouages ne cessaient de changer de couleur.

« J'ai reçu un carton de champagne et la promesse d'une nouvelle prestation. »

Il tapote du doigt la table, les publicités s'y agitent. Perdu dans la contemplation de l'aquarium marketing, notre entretien heurte un autre silence. Il repousse de la main toute l'attention des poissons-produits. Le brouhaha feutré est balayé par la foule au-dehors.

« Vous avez évoqué, tout à l'heure, des souvenirs de jeunesse. »

Je le vois venir. Il ajoute :

« Y accordez-vous autant d'importance que votre travail, aujourd'hui ? Votre vie avant de devenir sainte.

– Vous pensez que mon esprit est biaisé ? »

Il se racle la gorge, essaie :

« Les conservateurs reprochent aux saintes de n'être que des pantins programmables.

– Parce que nos souvenirs sont faux ? »

Les ateliers gommettes à la maternelle. Mes dix ans fêtés sous deux mètres de neige. Les soirées filles ; les garçons, les sourires, le premier baiser ; les écoles chic, la première main glissée sous mon string un soir de beuverie étudiante, mon cœur en fusion, les baisés dantesques en bord de lac.

Je me redresse un peu, raffermis par réflexe mon port de tête, ma nuque droite, le coin des lèvres plissé en arc adouci. Je suis aristocratique :

« Who cares ? La vôtre, de mémoire : elle est malléable ; elle vous ment et vous le savez. »

J'attends. Il acquiesce ; m'invite à poursuivre.

« Nous naissons avec une fiction pour passé. Et alors ? »

Des souvenirs drainés des bases de données. Des images, des sons et des notes ; la sève sensible en patchwork d'archives numériques agrégées ; mes vingt-cinq ans sublimés en salle de montage.

« Au moins, on sait à quoi s'en tenir dès le départ. Osez me prétendre que vous faites mieux. »

Ma langue suit la découpe des incisives. Je goûte ma perfection, je jubile presque.

« Ma mémoire prénatale a bénéficié du soin d'un très grand styliste. Je suis une œuvre d'art en série limitée. »

Je marque une courte pause. La pluie balaie la vitre. Je sens la fraîcheur sur mes jambes. Quelques secondes.

« Est-ce que vous pouvez prétendre à une enfance aussi équilibrée que la mienne ? Est-ce que votre identité porte la signature d'une figure de la mode ? »

Et tous mes souvenirs de ma vie d'adulte, en réponse à l'approximation du passé, mon vécu réel aussi précis qu'on puisse l'imaginer. Je n'offre nulle minute à l'oubli. Le moindre détail, la plus infime sensation retranscrite par la parfaite dactylographie de ma mémoire.

Notre cadre se contraste : la lumière chute, trop tôt pour se dire crépusculaire, juste noire. La ville réduite en silhouette. Néons, devantures, feux à main. La météo empire encore et nous donne l'impression de franchir le point de non-retour. Des avis de tempête fleurissent sur les murs, sur les animations de paysages baignés de lumière, sur les vues des cités de quartz. Le temps remonte la manifestation par vagues et nul citoyen ne semble prêt à changer d'avis. Une marche où les cris se font plus forts, les expressions plus intenses dans la pénombre. La dope palpite peut-être trop fort entre mes oreilles.

« Nous allons y arriver. »

Il veut dire : affranchir les synths. Éclairer la population. Je doute de la portée du mouvement.

« Vous ne regrettez pas votre témoignage ?

– Non. Je ne crois pas, non. »

Je fais claquer ma langue :

« Je resterai anonyme ?

– Your choice. Je peux comprendre que vous y teniez. »

Je ne lui réponds pas, contemple les groupes, l'avenue bouchée par le cortège. J'imagine des rues blindées de chair, des meetings dans les stades, des journaux détournés, le mouvement jusqu'aux toits des immeubles, oh, où ma voix deviendrait l'outil, à percer l'ambiance de fin du monde et gagner le cœur de la capitale, les provinces. Tous.

Je regarde ailleurs quand il me sourit. Sa bienveillance me gêne. Il me demande si j'ai un dernier mot à apporter avant qu'il ne coupe l'interview :

« Je vais vous dire. Vous nous rejetez alors que nous possédons la même culture. La même, vous comprenez ? Nos souvenirs sont fabriqués à partir des vôtres. Nous répondons au besoin urgent de votre société de changer. Ouvrez les yeux, putain. Nous sommes le produit de l'évolution. Vous ne ferez pas le futur sans nous. Nous sommes vos enfants illégitimes. Nous existons par votre faute, votre laxisme, et ça vous arrache la gueule de le reconnaître. »

Pour la création de ce fichier PDF, deux polices de caractères ont été utilisées : la première, **Goudy Old Style**, fut utilisée pour les titres. La seconde, **Serif12 Beta**, pour le texte. Toutes deux sont disponibles en format Opentype et téléchargement libre aux adresses suivantes :

theleagueofmoveabletype.com

betatype.com

Illustrations de couverture : **Diego Tripodi.**

69

